

Vingré, 4 Décembre 1914
(Partie I)
Paulo Faria

Traduction de Felipe Cammaert

Dans cette cave glacée au sol en terre battue, sept pas de longueur de la porte jusqu'au mur du fond et quatre pas de largeur, Alexandra et moi, nous échangeons des arguments.

— Sont-ils des héros, les soldats qui se sont révoltés contre la guerre et qui ont été fusillés ? — dit-elle. — Je ne sais pas. J'ai mes doutes. Je les respecte, bien sûr, mais un héros, c'est quelqu'un qui accomplit son devoir dans des circonstances difficiles.

— Parfois — je rétorque —, l'héroïsme c'est justement le contraire. C'est le fait de ne pas accepter le sacrifice, ou encore, c'est choisir son sacrifice, sans laisser les autres choisir à notre place. C'est ne pas accomplir un devoir illégitime que l'on veut nous imposer. C'est dire non quand tout le monde dit oui.

— Il faut beaucoup de courage pour cela — ajoute-t-elle. — Beaucoup de courage et de clairvoyance.

Je ne réponds pas tout de suite. Je reste en silence, en observant les empreintes de nos pas sur la poussière par terre. Je pense aux mots de Jaurès, quant il dit que « le courage consiste à ne pas faire écho, de notre âme, de notre bouche et de nos mains aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques ». Que le courage « c'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe ». Il a été assassiné pour des propos comme ceux-ci, et pour bien d'autres. Il a été la première victime de la Grande Guerre. Je pense à un passage des mémoires de guerre de Louis Barthas, tonnelier. À la suite d'un bombardement et d'un échange de tirs nocturnes, deux soldats moribonds étaient allongés dans une tranchée, brûlés la veille par un obus incendiaire, et ils n'avaient pas été évacués. « L'un d'eux expira dans la nuit, l'autre, en proie au délire, chantonnait des airs de son enfance, conversait avec sa femme, sa mère, parlait de son village. En entendant cela nous avions tous les larmes aux yeux. » Un soldat a crié : « Ah, si nous n'étions pas tous des lâches, ceux qui la veulent, la guerre, viendraient ici à notre place. Nous verrions, alors ! ». Mais Barthas lui-même a répondu : « C'est trop tard, c'est avant qu'il fallait voir clair. Que ceux qui en réchapperont se souviennent, au moins. »

Je lance un nouveau défi à Alexandra :

— Et ceux qui se sont automutilés pour ne pas combattre ? Ceux qui se sont injecté du pétrole dans les bras ? Ceux qui se coupèrent un ou deux doigts ou qui ont tiré sur leur propre main ? Ont-ils été des héros ?

— Pas question — dit-elle. — Tu ne me convaincras jamais là-dessus.

Peut-on être lâche et héros en même temps ? L'héroïsme ne se mesure-t-il pas par l'ampleur du sacrifice que l'on fait ? Presque tous les soldats de la Grande Guerre étaient des paysans et des ouvriers. Ils vivaient de l'effort de leurs bras, à une époque sans sécurité sociale où l'invalidité était synonyme de mendicité. Il faut un courage presque surhumain pour que quelqu'un mutile ses propres mains, alors que sa propre vie et celle de ses enfants dépendent d'elles. Ou bien un désespoir grand comme la planète.

— Et ceux-ci, les six de Vingré, ils sont des héros ?

— Des victimes — dit-elle. — Des martyrs, c'est sûr, mais des héros, je n'en suis pas certaine.

— Car ils n'ont pas eu le choix, c'est ça ?

— Peut-être bien.

Nous parlons à voix basse ; cet endroit mérite retenue et respect. Il fait tellement froid que nous avons mal à la tête, en ce mois de décembre de 2018. Il est très probable que la nuit du 3 décembre 1914 ait été aussi froide que celle-ci, quand un caporal et cinq soldats on passé ici même leurs dernières heures en vie. Je me relève de la planche de bois posée sur deux blocs de pierre qui fait office de banc. Sur son axe central, la voûte en berceau du plafond de la cave mesure plus de deux mètres de hauteur. Du haut de mon mètre quatre-vingt-dix, je peux donc me tenir droit lorsque je me déplace à l'intérieur de la cave, devant juste m'incliner près des murs. Le plus haut des hommes, pour qui cette cave fut aussi bien prison que vestibule de la mort, s'appelait Claude Pettelet et il mesurait un mètre soixante-dix. Les bancs sont assez récents : on voit que les planches sont neuves, qu'elles n'étaient pas ici il y a cent ans. En revanche, les pierres des murs et du plafond, elles, sont les mêmes qu'en 1914. Lorsque mes mains les touchent, elles explorent certainement les mêmes endroits que ceux que ces six hommes ont parcourus avec les leurs. Les cinq soldats, Pettelet, Gay, Quinault, Blanchard et Durantet étaient des agriculteurs. Quant au caporal, Paul Henry Floch, il était greffier de la justice de paix. Le fichier sur les « Six de Vingré », récemment mis en ligne par l'armée française, contient cent soixante-deux documents. J'ai tout lu de fond en comble. On y trouve six fiches signalétiques, une pour chaque condamné à mort. Couleur des yeux. Des cheveux. Taille. Forme du nez, de la bouche, du visage. Teint de la peau. Filiation. Domicile. Date de naissance, date de mariage. Je compare mes traits physiques aux leurs, je touche ces murs et cette voûte en essayant de réduire la distance qui nous sépare.

Peut-on être martyr sans être héros ? Est-il sensé de parler tout simplement de héros dans une guerre dans laquelle 80% des blessures ont été provoquées par des éclats d'obus, tandis que seulement 20% d'entre elles ont été dues à des balles ? Peut-être qu'une telle guerre obligerait à un tout autre genre d'héroïsme, l'héroïsme du refus. Noël Genteur me dit que, selon lui, les fusillés qui ont pris part aux révoltes de mai et de juin 1917 sont de véritables héros, dans le vrai sens du terme. Ces soldats qui ont dit « non, assez de tuerie ! », en sachant parfaitement que ceci pourrait entraîner leur mort. Ce qui arriva, d'ailleurs, pour vingt-sept d'entre eux. Et pour les six qui nous ont amenés à cet endroit, les six de Vingré ? Comment faire face à la déchirante souffrance de ces hommes ? Que faire de ce martyr ? Je me revois moi-même reflété dans cette tragédie, je vois mon âme empreinte dans chacune des cent soixante-deux pages du fichier, et l'image que ce miroir me renvoie est abominable. Si d'autres furent capables de faire une telle chose à leurs frères, c'est parce que j'en serais, moi-même, aussi capable.

Je me dirige vers la porte par laquelle pénètre la lumière froide à l'intérieur de la cave, je monte les sept marches de pierre brute et je regarde le champ d'en face, où leurs jours prirent fin. Sur la bordure du champ, à une quinzaine de pas d'ici, pas plus, de l'autre côté de la route qui est la voie principale du village, se dresse un monument à la mémoire de ces six hommes. Il fut inauguré en 1924, après leur réhabilitation, en 1921. Aucune autorité n'a assisté à l'inauguration de cette stèle. Une plaque sur le piédestal indique que les six fusillés ont reçu le titre posthume de « Citoyens d'honneur du département de l'Aisne » en 2004.

Nous sommes arrivés le matin au village de Nouvron, tout près d'ici, et nous nous sommes garés près de l'église. À côté, un monument aux morts de la Grande Guerre, l'éternel obélisque bas avec une inscription. Mais ce n'était pas cet obélisque que nous cherchions. Personne dans les rues, il faisait tellement froid qu'il n'y avait pas un chat dehors. On entendait des moutons bêler, des chiens aboyer. J'ai vu des agneaux qui faisaient des cabrioles derrière un grand portail métallique ouvert. J'ai fait les cent

pas sur la route à la recherche de quelqu'un à qui parler. L'herbe sur les côtés, couverte de verglas, crépitait sous mes pas. Personne. Alexandra et les filles sont rentrées dans la voiture tandis que je restai debout, m'exposant au regard de quiconque puisse passer par là, dans un geste discret de demande d'aide. J'ai cru voir des rideaux bouger derrière quelques fenêtres. Un homme est apparu au virage, les mains dans les poches, il a allongé le cou en virgule en me scrutant et s'est approché de moi. Soixante et quelques années, le visage marqué, un mégot à la main, portant des jeans et des bottes blanches en caoutchouc. Il m'a demandé ce que je cherchais. Je lui ai dit que j'étais à la recherche du monument aux fusillés de Vingré. Il m'a indiqué le chemin. Son accent était tellement fort que j'ai dû comprendre 10% de ce qu'il a dit. J'ai essayé de récapituler ses indications à voix haute, et il les a ensuite répétées. 10% de plus de compris. Suffisant pour parcourir cent ou deux cents mètres, et ensuite je devrais demander à quelqu'un d'autre. C'était mieux que rien. Je le remerciai et je rentrai dans la voiture. Comme il revenait sur ses pas, je suis ressorti dans le froid glacial. Il s'est approché de moi et m'a dit : « Je vous y emmène, je vous montre le chemin. Je vais chercher ma voiture, attendez-moi ici ».

Une escouade d'infanterie se composait de près de quinze hommes, commandés par un caporal. Deux escouades formaient une demi-section, sous le commandement d'un sergent. Deux demi-sections formaient, évidemment, une section, commandée par un lieutenant ou tout autre officier à ses ordres. Tous ces détails peuvent paraître anodins, mais s'avèrent indispensables pour comprendre la trame de cette histoire de violence et d'inhumanité. La violence, lorsqu'elle nous semble injustifiée, on dit qu'elle est « gratuite ». Dans les organisations conçues pour encadrer et réguler la tuerie, la violence gratuite atteint des proportions insoupçonnables, elle occupe tout l'espace disponible, comme s'il s'agissait d'un gaz. La violence gratuite va de pair avec les lignes droites, les organigrammes impeccables, les hiérarchies rigides, les entraînements intensifs, les comptages et recomptages jusqu'à ce que tout s'accorde. Quand il est arrivé à Auschwitz, Primo Levi, complètement assoiffé, a ouvert une fenêtre et a pris un morceau de glace pour boire. Un *kapo* l'a repéré, il s'est avancé vers lui et a arraché la glace de sa main. « Pourquoi ? », a demandé Primo Levi. Et l'autre de répondre, tout en le bousculant violemment : « Ici, il n'y a pas de pourquoi. » Si l'un des six hommes morts fusillés dans ce village avait demandé « pourquoi ? », la réponse dessinée sur les visages de ses camarades et sur les murs de cette cave aurait été la même : « Ici, il n'y a pas de pourquoi. »

Le 27 novembre 1914, dans les environs du village de Vingré, une demi-section de la 19ème compagnie du 298ème Régiment d'Infanterie se trouvait dans une tranchée de première ligne, longue de 150 mètres. Aux commandes, le sergent Diot, se tenait debout à l'entrée du boyau central donnant accès à la tranchée de deuxième ligne. À sa gauche, la 5ème escouade, commandée par le caporal Venuat. À sa droite, la 6ème escouade, commandée par le caporal Floch. Les tranchées n'étaient pas très larges. Dans *Le Feu*, Barbusse précise les dimensions : « lorsqu'on se croise, il faut, pour passer, se jeter contre la paroi et frotter son dos à la terre et son ventre au ventre du camarade. » Et elles n'étaient pas construites en ligne droite, mais en zigzags. Dans la tranchée, dans une absence totale d'intimité, chaque homme était livré à la plus grande solitude. C'étaient des lieux d'aveuglement, de surdité, de mort et de peur de la mort. Exigües et sordides, ces tranchées étaient, à leur façon, des prisons. Avant même de se trouver prisonniers dans la cave que je viens de quitter, les six de Vingré étaient déjà des prisonniers. Barthas raconte que, dans une tranchée de première ligne, « un sous-lieutenant, revolver au poing à l'entrée du boyau, barrait le chemin à ceux qui pouvaient être pris du compréhensible désir de s'esquiver ». C'est exactement ce que fit le sergent

Diot. La violence et la guerre nécessitent des gardiens pour surveiller la solitude des hommes.

Une voiture toute cabossée surgit. C'était le villageois. Il me fit des signes pour que je le suive et accéléra comme un fou dans ces routes sinueuses. Il s'est arrêté au niveau d'une futaie étendue qui ressemblait à une cathédrale vivante au milieu de la plaine. Je suis sorti de la voiture. Par terre, s'étendait une couche de boue épaisse d'une paume, qu'il a tranquillement éraflée avec ses bottes en caoutchouc, à grands pas, en allant à ma rencontre. « Ici, c'est La Croix Brisée », dit-il en pointant du doigt un énorme crucifix en pierre adossé sur un piédestal. « Mais ce n'est pas le monument aux fusillés, n'est-ce pas ? », demandai-je. Dans le ciel bleu clair et sans nuages, brillait un soleil transi mais, comme par magie, dans ce bosquet il pleuvait des cordes. J'ai regardé vers le haut. La rosée nocturne qui embuait les cimes des arbres fondait à grosses gouttes. « Non, mais j'ai voulu vous faire la visite complète. Prenez des photos, si vous voulez. » J'ai pris des photos pour ne pas le décevoir. Il rentra dans la voiture et démarra en trombe en soulevant des éclats de boue épaisse.

Vers quatorze heures, l'artillerie allemande a commencé à frapper les tranchées françaises, en parvenant à les anéantir par endroits. Le bombardement fut tellement intense que, à seize heures, le sous-lieutenant Paulaud, en charge du secteur, a donné l'ordre d'évacuer la tranchée située à droite de la position occupée par la demi-section du sergent Diot, en y laissant seulement, en guise de sentinelles, un caporal et huit soldats. Faute de fils téléphoniques, les communications étaient assurées par des estafettes qui portaient des messages manuscrits d'un bout à l'autre au milieu des bombardements. Sans que l'on sache la raison, le sous-lieutenant Paulaud s'abstint de communiquer au sergent Diot que son flanc droit était resté sans protection. Si l'on en croit le témoignage de Paulaud devant les juges, il se serait déplacé lui-même à quatre reprises jusqu'à la tranchée évacuée, afin de s'assurer que les sentinelles restaient bien à leurs postes. Au cours de l'un de ces déplacements, l'explosion d'un obus l'aurait laissé enfoui sous un amas de terre, et il dut se libérer.

La voiture du villageois aux bottes en caoutchouc s'est arrêtée devant moi. J'ai fait de même et tout le monde est sorti des voitures. « C'est ici », dit-il, en allumant encore une cigarette. « Venez. » Je l'ai suivi, nous avons marché cinquante mètres jusqu'à un mur au bord du chemin. Sur un panneau en acrylique, on pouvait voir la photographie du soldat Francisque Durantet et, à côté, le texte de la lettre d'adieu à sa femme Claudine, qu'il a écrite au cours de la dernière nuit dans la cave, après s'être confessé. « Ma pauvre amie, il faut donc se séparer nous qui étions si bien unie ensemble, il faut donc nous séparer. Mon Dieu, que va tu faire seule avec les deux petits enfants enfin Dieu te viendra en aide. » Et plus loin : « je mort la conscience tranquille ; je n'ai pas fait de mal à personne ». Et encore : « dit bien adieu à toute la famille pour moi, ait bien soin de mes petits enfants ». Il y a maintenant, dans le village, six plaques comme celle-ci, une pour chacun des six fusillés. Six noms, six visages, six lettres d'adieu adressées aux épouses. Jean Quinault, dont la plaque est fixée sur le mur en pierre d'une écurie à la sortie du village, s'était marié le 13 juin 1914. Il a vécu moins d'un mois et demi aux côtés de sa femme, Huriel, avant de partir pour la guerre. Les veuves, en plus d'avoir été privées de leur retraite de réversion, ont subi des humiliations et des injures. Certains commerçants avaient refusé de leur vendre des vivres. L'une d'elles, la veuve de Pettelet, sortait armée dans la rue en raison des menaces qu'elle avait reçues. Noël Genteur m'a dit : « Des choses horribles se sont passés. Les veuves des fusillés ont vécu dans la misère, ainsi que les orphelins. Ils sont tous morts à présent. Comment va-t-on les dédommager ? ». Et il ajouta une phrase

extraordinaire : « Lorsqu'on raconte l'histoire des fusillés de la Grande Guerre, le plus important c'est de ne pas les faire mourir une deuxième fois. »

Je suis retourné avec l'homme aux bottes en caoutchouc auprès du monument aux fusillés. « Beaucoup de personnes viennent visiter cet endroit ? », lui demandai-je. « Beaucoup d'Anglais », répondit-il. Peut-être que, pour lui, le mot « Anglais » renvoyait à tous les touristes. Et il ajouta « Il y a aussi beaucoup d'écoles avec leurs enseignants. » Je lui ai demandé son nom, mais il esquissa un rictus de rejet, hésitant à me le dire. J'ai donc proposé qu'il l'écrive sur mon carnet de voyage. Après avoir barbouillé un gribouillis indéchiffrable, il a levé la main et est parti. J'ai oublié de lui demander quelles étaient ces plantes, tellement vertes, encore basses, qui poussaient sur ce terrain, où les six hommes sont morts.

Le bombardement allemand a pris fin le 27 novembre 1914 à dix-sept heures. Ébranlés, traumatisés, les hommes de la demi-section du sergent Diot ont commencé à ingérer les denrées que les soldats du mess leur ont apportées. Ils ont mangé la soupe, en groupes, autour des grandes gamelles. Ils ont avalé le pain et bu le vin. De temps à autres, ils lançaient un regard à travers les meurtrières. Peu après, sans qu'il soit possible de le prévoir, sans que l'on entende un seul tir et lorsque la nuit tombait, au moment où quelques soldats accrochaient leur marmite à leur sac une fois le repas fini, un groupe de soldats allemands fit irruption du côté droit de cette tranchée.

Paulo Faria
Février 2019